

Qu'est-ce que fait Lacan ? Il s'attache à montrer que la vérité d'une pensée philosophique, qu'il relit, est ailleurs qu'en elle-même. J'insiste bien sur ce point car je crois que cela indique le type de lecture qu'il propose des philosophes. La vérité de la pensée philosophique est ailleurs qu'en elle-même. Je voudrais le montrer notamment à partir de deux exemples, dont le deuxième va me servir pour développer ce qui dans la pensée de Lacan constitue la place même du discours philosophique.

Pourquoi Lacan n'est pas philosophe

Pierre-Christophe Cathelineau

Pourquoi, donc, Lacan n'est-il pas philosophe ? Ce titre peut paraître un peu abrupt au premier abord, j'essaierai néanmoins dans cet exposé de montrer que la relation de la psychanalyse à la philosophie, avec Lacan, n'est pas univoque, comme ça a été dit, et qu'il y a bien avec Lacan un appui pris par le discours psychanalytique dans la philosophie. Mais cet appui est-il ce que laissait prévoir la philosophie elle-même, c'est une question, autrement dit s'agit-il d'une énième interprétation philosophique de l'histoire de la philosophie ?

Donc j'avancerai, à travers quelques exemples, que non, et que l'approche structurale de Lacan apparente le discours philosophique à un autre discours que le discours analytique, un autre discours qui a sa logique, mais aussi ses limites. À ce point de l'interrogation, il sera peut-être alors possible d'éclairer ces assertions étranges de Lacan dans « Le Moment de Conclure » du 20 décembre 1977, assertions pour lesquelles j'ai été sollicité. Vous vous en souvenez, Lacan dit : « *Ce que je fais là, comme l'a remarqué quelqu'un de bon sens qui est Althusser, c'est de la philosophie, mais la philosophie c'est tout ce que nous savons faire. Mes nœuds borroméens, c'est de la philosophie aussi, c'est de la philosophie que j'ai maniée comme j'ai pu, en suivant le courant si je puis dire, le courant qui résulte de la philosophie de*

Freud. »

Donc ces assertions de Lacan sont extrêmement étranges, surtout si l'on en considère d'autres dans le Séminaire.

Posons une question préalable, qui me paraît être une question importante : qu'est-ce qui a amené Lacan vers les philosophes ? Sans doute une question que le psychanalyste partage avec le philosophe. Autour de quoi ? À propos des philosophes, que dit Lacan dans « L'envers de la psychanalyse », le 21 janvier 1970 ? « *Souvenez-vous de quoi il s'agit : tous l'avouent plus ou moins, et certains d'entre eux, les plus lucides, en clair. Ils parlent des philosophes. Ils veulent sauver la vérité.* »

J'avancerai ici que Lacan a rencontré les philosophes dans leur souci de vérité. S'est-il pour autant laissé porter par les énoncés qu'il lisait dans les philosophes, et a-t-il fourni à la postérité, des interprètes, une histoire de la philosophie ? Le moins qu'on puisse dire c'est qu'il n'a pas exhumé du discours philosophique des vérités qui puissent se dire toutes. Et s'enchaîner conceptuellement dans un système. À quoi ces vérités pourraient être réduites. Lacan n'a pas fait œuvre d'herméneute. Ce n'est pas une herméneutique, qu'il nous propose. Mais qu'a-t-il fait au juste des textes philosophiques ? Il est allé sur les traces de la philosophie, par exemple celle de Hegel, dans la mesure où elle corroborait ce qu'enseigne la clinique psychanalytique. Et il s'est appliqué à lire les philosophes en tirant profit de ce que Freud, avec Hegel permet. Que dit-il dans « D'un Autre à l'autre » le 23 avril 1969, à propos de Hegel, et à propos précisément de son rapport à la philosophie ? « *Néanmoins, dit-il, n'imaginez pas que je pense que de Hegel on vient à bout comme ça. Cette notion que la vérité de la pensée est ailleurs qu'en elle-même et à chaque instant nécessité de la relation du sujet au savoir, et que ce savoir lui-même est conditionné par un certain nombre de temps nécessaires, est une grille dont assurément nous ne pouvons que sentir l'applicabilité à tous les détours de notre expérience. Elle est une valeur d'exercice, d'une valeur formatrice exemplaire.* »

Ce qui signifie ici qu'un philosophe ne peut penser, il le dit un peu plus loin, qu'il est là où il veut. La conscience de soi dit : « *je suis là*

où je veux. » C'est l'essence de la liberté de pensée à titre d'énonciation. Et c'est proprement ce qui ne peut être énoncé par personne. Et en particulier par un philosophe. Même si dans une sorte d'illusion rétrospective sur le système qu'il a mis en branle, le philosophe énonce que sa pensée est là clairement exprimée, là où il a voulu qu'elle soit exprimée, et qu'il suffirait de s'en tenir à ce qui est écrit et à ce qui s'impose comme sens unique, pour recueillir de ce sens unique, la sagesse à laquelle a pu aboutir la démonstration. Au lieu de s'en tenir à ce sens unique transmis par la philosophie, qu'est-ce que fait Lacan ? Il s'attache à montrer que la vérité d'une pensée philosophique, qu'il relit, est ailleurs qu'en elle-même. J'insiste bien sur ce point car je crois que cela indique le type de lecture qu'il propose des philosophes. La vérité de la pensée philosophique est ailleurs qu'en elle-même. Je voudrais le montrer notamment à partir de deux exemples, dont le deuxième va me servir pour développer ce qui dans la pensée de Lacan constitue la place même du discours philosophique.

Voici un premier exemple apparemment simple. L'énoncé du « Discours de la méthode » : *Je pense donc je suis*. Les meilleurs héritiers de Descartes dans l'Histoire de la Philosophie en avaient fait la formule de la conscience de soi qui se réfléchissait elle-même, se saisissait dans sa propre certitude. Est-ce que Lacan reprend cette interprétation ? Non pas. Il en tire cette vérité que ce qu'ainsi Descartes met en exergue, c'est le sujet de la science, identique à celui de l'inconscient. Et qui préalablement exclu, rejeté du savoir, de la chaîne des raisons. C'est là une vérité qui situe Descartes en un temps second de l'Histoire de la pensée, et le situe comme coupure d'où émerge, par une énonciation originale, le sujet de la science. Descartes ne le dit pas. Nulle trace ici, dans le discours de Descartes, d'une sagesse. Mais repérage structural d'un moment auquel la position de l'analyste a à se référer, pour orienter son discours sur le fil de cet avènement du sujet de la science, qui est le sujet de l'inconscient.

Voici un deuxième exemple, qui a le mérite de nous montrer en quoi l'interprétation structurale que Lacan propose de la philosophie, nous éloigne du sens unique, et évident, dont je parlais tout à l'heure, à propos de ce que font les herméneutes de l'Histoire de la Philosophie. Je

voudrais montrer justement de quoi résulte la Philosophie dans cette recherche du sens. Lacan, dans « L'Envers de la Psychanalyse », propose, vous vous souvenez, une algébrisation des discours. Et parmi les discours, une algébrisation du discours du maître. Lacan le fait par référence à « La Politique » d'Aristote. Donc à un philosophe central dans son Séminaire, sur lequel il propose une interprétation. Je cite : « *Il faut que j'assoie ce qu'il en est de la désignation de l'appareil algébrique, présent, comme donnant la structure du discours du maître. S1 c'est le signifiant, la fonction du signifiant, sur quoi s'appuie l'essence du maître. D'un autre côté le champ propre de l'esclave c'est le savoir, S2. À lire, dit-il, le témoignage que nous en avons de la vie antique, en tout cas du discours qui se tenait sur cette vie, lisez là-dessus « La Politique » d'Aristote. Ce que j'avance de l'esclave comme caractérisé par celui qui est le support du savoir, ne fait aucun doute. Dans l'ère antique, il n'est pas simplement comme notre esclave moderne — ici Lacan parle des salariés chez Marx — une classe, il est une fonction inscrite dans la famille. L'esclave dont parle Aristote est tout autant dans la famille que dans l'État, et plus encore dans l'une que dans l'autre. Il l'est parce qu'il est celui qui a un savoir-faire.* »

Lacan se sert donc ici — je prends cet exemple à dessein — d'Aristote, pour asseoir ce qui constitue l'un des piliers de sa théorie des discours : le maître reprend l'efficace de l'injonction du signifiant pour exercer son commandement à cette place où se situe le signifiant-maître. Répond à cette injonction un savoir. Cette injonction est toujours doublée d'un représentant, le savoir, qui permet d'en représenter la fonction. Lacan établit une équivalence entre la mise en place de la parole, dans un Sujet, commandement du Signifiant/Savoir, et la structure politique qu'elle entraîne, la structure Maître/Esclave. Il se sert donc de la Philosophie. Mais de quelle interprétation s'agit-il ? Il s'agit, me semble-t-il, d'un approfondissement structural de la Politique. Comme il le fait à propos d'autres textes. Qu'est-ce qui s'y démontre ? Que la vérité de la pensée d'Aristote n'est pas à lire au niveau de son sens littéral, c'est-à-dire comme le font les interprètes classiques de « La Politique » d'Aristote, mais bien au niveau de sa visée structurale, insue de lui, sur laquelle Lacan opère une interprétation que je qualifierai de

structuraliste.

Pourquoi me suis-je attardé sur cet exemple de déplacement structural, opéré par Lacan sur le discours philosophique ? Parce qu'il nous permet de constater que Lacan ne s'inscrit pas dans la continuité de l'Histoire de la Philosophie Universitaire en dégagant un sens à partir d'une herméneutique. Mais qu'il propose une interprétation structurale. Et c'est à mon sens, quels que soient les philosophes sur lesquels il prend appui, cette interprétation structurale qui prédomine toujours dans son approche du discours philosophique. La vérité de ce qu'il dit est toujours ailleurs que là où le sens littéral nous le suggère. Quel intérêt y a-t-il à réfléchir à partir du discours du maître, pour penser cette fois le statut du discours philosophique lui-même, pour Lacan ? Cet intérêt réside sans doute dans le fait, vous le savez, que la philosophie est toute entière articulable autour du discours du maître. Je cite : « *Qu'est-ce que la philosophie désigne dans toute son évolution ? C'est ceci : le vol, le rapt, la soustraction à l'esclavage, de son savoir, par l'opération du maître.* » dit-il dans « L'Envers de la Psychanalyse » le 26 novembre 1969.

À l'orée de la philosophie, qu'est-ce qui nous permet de le montrer ? C'est la pratique, on s'en souvient, des dialogues de Platon. Si *épistémè* que l'on traduit ordinairement par *science* signifie littéralement en grec *se mettre en bonne position*, il s'agit de trouver la position qui permette que le savoir devienne *savoir de maître*.

La fonction de *l'épistémè* en tant que spécifiée comme savoir transmissible est tout entière empruntée, toujours, aux techniques artisanales, c'est-à-dire serves. Ce dont il s'agit, c'est d'en extraire l'essence pour que ce savoir devienne *savoir de maître*. Voilà ce en quoi a consisté en son départ, et en son évolution la philosophie.

Si vous en vouliez une preuve, il suffirait de se reporter au « Ménon », dans ce dialogue, au moment où il s'agit de la racine de deux et de son incommensurable, il y en a un qui dit : *Mais voyons, l'esclave, mais qu'il vienne, vous le voyez, lui il sait.* On lui pose des questions, des questions de maître, bien sûr, et l'esclave répond naturellement aux questions, ce que les questions déjà dictent comme réponses. On trouve là

une forme — quand on lit le dialogue de Platon — une forme de dérision. « *C'est un mode, dit Lacan, de bafouer le personnage qui est là, retourné sur le poêle.* » On montre que le sérieux, la visée, est de faire voir que l'esclave sait, mais à ne l'avouer que dans ce biais de dérision, ce qu'on cache c'est qu'il ne s'agit que de ravir à l'esclave sa fonction, au niveau du savoir. On peut donc dire avec Lacan que la philosophie, dans sa fonction historique, est cette extraction, cette trahison du savoir de l'esclave, pour en obtenir la transmutation comme savoir de maître. Il y a donc cette question de Lacan qui a le mérite de remettre me semble-t-il quelques pendules à l'heure : qui peut nier que la philosophie ait jamais été autre chose qu'une entreprise fascinatrice au bénéfice du maître ?

On est loin ici des commentaires classiques de l'Histoire de la Philosophie, à propos du « Ménon », sur la réminiscence, qui est en effet contenue dans le texte. *Apprendre*, nous dit-on, *c'est se remémorer*. Ménon se remémore ce qu'il a toujours-déjà su, de manière innée. Ce qui intéresse Lacan, c'est le contexte structural, de cette réminiscence, qui désigne une extraction à partir d'une position de maîtrise. Pour atteindre quoi ? Quelque chose dont nous sommes obligés de faire usage. Dans tous les champs du savoir, depuis que la philosophie l'a mise au jour. Pour atteindre — il en a été question ici précédemment, mais je crois qu'il est très utile d'y insister — pour atteindre ce que cherche le philosophe, ce qu'il a toujours cherché depuis Socrate, pour atteindre le concept. Car il est bien entendu que si Socrate tourmentait ainsi ses interlocuteurs, et les ramenait à ce qu'il considérait être du bavardage, du bla-bla inconsistant, c'est que lui, ce qui l'intéressait, c'était, vous le savez, les définitions. C'est-à-dire cette manière d'appréhender et de tenir dans sa plus grande universalité, ce dont il s'agit dans la parole. Cette manière de l'articuler autour d'un « Un », d'un Signifiant-Maître. Voilà ce qui a guidé la philosophie à son départ et dans son évolution. Voilà ce en quoi a consisté cet amour de la sagesse qu'elle s'est donné comme but dans l'usage de ce terme, « philosophia ». Atteindre la vérité, par l'universel du concept. Et la sauver ainsi. N'est-ce pas soumettre ce savoir S2 à la prévalence du S1 dans une logique de maître ? Et de ces maîtres, la tradition, me semble-t-il, ne manque pas. Si bien que si Lacan s'avère être un lecteur attentif des philosophes

en tant que par la structure il restitue quelque chose de la dimension de la vérité, il est amené à en montrer les limites, précisément là où la structure en manifeste les limites, c'est-à-dire au niveau du concept. Pourquoi peut-on dire que les concepts, les conceptions du monde, ou ontologies à l'origine desquelles se trouve la philosophie, ne sauraient être un point d'appui pour la psychanalyse ?

Pour des raisons qui touchent à la logique même du discours analytique. Pour répondre à cette question je veux simplement vous citer ce que dit Lacan dans son Séminaire « Encore » le 9 janvier 1973. Il dit ceci : « *D'une façon générale, le langage s'avère un champ beaucoup plus riche de ressources que d'être simplement celui où s'est inscrit au cours des temps le discours philosophique. Mais de ce discours certains points de repères sont énoncés qui sont difficiles à éliminer complètement de tout usage du langage.* » Lacan, vous le voyez, rend hommage aux points de repère que dispense cette recherche des définitions conceptuelles en quoi consiste une certaine dimension de la philosophie. Mais il continue pour nous mettre en garde : « *Par là il n'y a rien de plus facile que de retomber dans ce que j'ai appelé ironiquement « conception du monde ». Mais qui a un nom plus modéré et plus précis, « l'ontologie ». »* C'est que, au cœur de cette recherche des définitions vraies, par la philosophie, il y a cette préoccupation qui traverse la philosophie, et qui est celle de la question de l'être. C'est sur cette question que vient buter le discours psychanalytique, et qu'il a, assurément, à prendre position : « *L'ontologie est ce qui a mis en valeur, dit Lacan, dans le langage, l'usage de la copule. L'isolant comme signifiant. S'arrêter au verbe être, ce verbe qui n'est pas dans le champ complet de la diversité des langues d'un usage qu'on puisse qualifier d'universel, le produire comme tel, c'est là une accentuation pleine de risques. Pour l'exorciser il suffirait peut-être d'avancer que quand on dit de quoi que ce soit que « c'est ce que c'est », rien n'oblige, d'aucune façon, à isoler le verbe être. On n'y verrait que du feu si un discours, qui est le discours du « m'être » ne mettait l'accent sur le verbe être. C'est ce quelque chose qu'Aristote — ici Lacan cite *La Métaphysique* — lui-même a hésité deux fois à avancer puisque, pour désigner « l'être », il oppose au « to ti esti » (), à la quiddité — ce que c'est — il va jusqu'à employer le to ti ên einai,*

ce qui se serait produit si était venu à être ce qui était à être. » C'est une traduction approximative.

Il semble que là le pédicule se conserve, qui nous permet de situer d'où se produit le discours de l'être, c'est tout simplement le discours de l'être, *l'être à la botte, l'être aux ordres*, ce qui allait être : *si tu avais entendu ce que je t'ordonne.*

Toute cette dimension de l'être se produit dans le courant du discours du maître, de celui qui, préférant le signifiant, en attend ce qui est un de ses effets de lien à ne pas négliger, qui tient à ceci que le signifiant commande. Le signifiant, en effet, est d'abord impératif.

Vous le constatez Lacan s'appuie sur Aristote pour montrer que ses formulations même renvoient à la logique du discours du maître — alors même qu'on pourrait s'attendre, dans un discours métaphysique, à ne pas le voir apparaître — à la logique du discours du maître, dont il dit bien que l'effet de lien social n'est pas à négliger. Mais dont il affirme que l'ontologie témoigne de la position du maître.

C'est ce qui allait être, *si tu avais entendu ce que je t'ordonne.* C'est une manière de situer l'ontologie par rapport à l'impératif qui nous conditionne. Et la question de l'être, telle qu'elle ressort de l'Histoire de la Philosophie, dans le courant symptomatique du discours du maître. La philosophie s'institue comme un savoir, comme un savoir susceptible d'être acquis auprès d'un maître, et comme un savoir directement lié au souci d'en finir avec la dispersion des bavardages, en quelque sorte, et qu'on l'ait fixé pour le mettre à la disposition de ce maître que nous pouvons supposer dans l'Autre. Voilà ce qui s'ordonne ici comme une sagesse. La Philosophie, dans sa pratique, propose une sagesse en ce sens. Est-ce à dire que la psychanalyse ne propose aucune sagesse ?

En tout cas il paraît évident que Lacan s'est écarté, par tout son enseignement, de ce type de réponse, en ceci qu'il n'a pas essayé de ramener l'existence du sujet à un idéal ontologiquement assuré, et à un Bien qui lui serait en quelque sorte assignable. Mais qu'il a fait valoir — précisément sans doute dans la continuité de la tradition philosophique mais également en

rupture avec elle — qu'il a fait valoir un certain réel. Qui justement n'est pas « l'être ». Un réel articulé au trou, d'où la question du sexuel et du corps prend son articulation, et, de cette existence de la jouissance comme telle, comme nous le rappelait tout à l'heure Jean-Jacques Tyszler, il ne nous garantit la prise par aucun idéal de sagesse.

Et le seul être résiduel et irréductible sur lequel d'ailleurs nous n'avons aucune prise, le seul être à quoi se réduise en quelque sorte le désir, c'est, me semble-t-il, dans certaines formulations de Lacan, *l'objet a*. L'impossible, de cet objet, ne se résorbe pas dans le signifiant-maître, dans l'Un. De ce point de vue, on le voit, la psychanalyse, après Lacan, ne nous garantit aucune sérénité dans l'harmonie d'un rapport à l'être et au discours qui se satisferait par exemple d'un impératif venu de l'Autre. De ce point de vue, la psychanalyse ne nous semble pas proposer une sagesse au sens philosophique.

Lacan fait remarquer, dans RSI, comment la philosophie n'a cessé d'imaginer, dans toutes ses constructions, qu'il y avait par exemple du rapport sexuel. Alors en quoi imagine-t-elle qu'il y a du rapport sexuel ? Et bien par exemple dans le couple forme/matière. Ou dans le couple, qu'on utilise même dans la psychologie, ou dans les avatars de la psychologie, dans le couple âme/corps, ou dans le couple femme/homme. Qui sont censés laisser penser à une certaine harmonie, et une harmonie où se répondent les pôles opposés. Et cette harmonie est censée se reconnaître dans l'ordre de la nature. Et bien en posant qu'il n'y a pas de rapport sexuel, il y a une difficulté pour lire à nouveaux frais la philosophie. Dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel c'est d'une part souligner que le sexuel est dans le discours ce lieu de recel de l'impossible, et aussi bien cette butée à quoi se heurtent la parole et l'existence du sujet. Et qu'à ce titre, aucun idéal ne vient en répondre.

Bien entendu il y aurait néanmoins à commenter ce que dit Lacan dans « Le Moment de conclure ». Et à dire ce qu'il veut bien vouloir dire. Mais il me semble ici qu'il convient de l'entendre dans toute son équivoque. C'est d'abord, me semble-t-il, une adresse à Althusser, qualifié, ici, d'homme de bon sens. Il n'est pas certain que Lacan prenne appui sur le bon sens quand il développe ses arguments. Et quand il

dit que la philosophie *c'est tout ce que nous savons faire* — et là je suis d'accord avec tout ce qui a été dit précédemment — sans doute faut-il entendre cette expression comme l'expression d'un dépit à l'endroit d'une pratique du discours, qui dans son adresse est entendu comme un idéal de Bien et de Sagesse.

Je ne crois personnellement pas que Lacan ait modifié sa position par rapport à la philosophie, dont il a pu extraire certains points vifs, mais sur laquelle il n'a pas calé sa propre position de psychanalyste. Cela dit, c'est vrai, j'ai trouvé dans le Séminaire de Lacan quelques passages où il utilise encore le terme de philosophie dans un sens positif. Mais, vous allez le voir, dans le sens néanmoins d'une rupture avec la tradition philosophique. Ce qui ne contredit pas notre propos mais permet de le nuancer. En disant que *la première philosophie qui se tient*, du fait qu'elle ne prend pas appui sur le discours du maître, est probablement celle de Lacan. Encore convient-il d'ajouter que cette philosophie tellement détachée de ses racines historiques est en fait le discours psychanalytique, et que par souci de rigueur il vaut mieux continuer de l'appeler ainsi.

Que dit Lacan dans « Le Sinthome » le 13 avril 1976? « *Le dit qui résulte de ce qu'on appelle la philosophie n'est pas sans un certain manque, manque à quoi j'essaie de suppléer par ce recours à ce qui peut, dans le nœud bo, s'écrire.* » Lacan donc supplée au manque de la philosophie, qu'il identifie, et pointe, et il y supplée par l'écriture du nœud borroméen. Comme il a été rappelé ce matin.

Il continue: « *Ce qui ne peut que s'écrire, pour qu'on en tire parti. Il n'en reste pas moins que ce qu'il y a de philia dans la philo, le philo qui commence le mot philosophie, ce qu'il y a de philia, peut prendre un poids. C'est, dit-il — et c'est assez énigmatique, cette interprétation, je vous la livre, c'est, dit-il, le temps. Le temps en*

tant que pensé. Pensé. Non pas la pensée, mais le temps pensé. » Donc voyez l'insistance — et je reprendrai à mon compte ce qu'a dit Jean-Jacques Tyszler ce matin — le nœud borroméen, tel qu'il est amené, y compris dans « Le moment de conclure », c'est une formulation du temps. Une manière d'articuler le temps. Et c'est à ce niveau-là que se situe le *philo*, c'est-à-dire la dimension de l'amour. *Le temps pensé* c'est la *philia*. Et ce que je me permets enfin d'avancer c'est que l'écriture, dans l'occasion, change le sens, le mode, de ce qui est en jeu, et ce qui est en jeu dans cette *philia* de la sagesse.

Donc le nœud borroméen, en tant qu'écriture, met en relation avec non pas de l'espace mais du temps pensé. Il institue par l'écriture un certain rapport dialectique avec le temps, que la clinique psychanalytique nous permet concrètement d'entendre. Là réside la *philia*, de la sagesse. Lacan continue: « *La sagesse qu'est-ce que c'est? C'est ce qui n'est pas très facile à supporter autrement que l'écriture, que l'écriture du nœud bo elle-même, de sorte qu'en somme — pardonnez à mon infatuation — ce que je fais, ce que j'essaie de faire avec mon nœud bo, ça n'est rien moins que la première philosophie, qui nous paraisse se supporter.* »

Ce que les philosophies antérieures n'ont pas su faire, c'est justement de prendre appui sur une écriture, qui permette la mise en évidence du nouage, du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Leur consistance, et leur existence. C'est-à-dire qui échappe à l'unification, à l'uniformisation du S1, du signifiant-maître opéré par le concept, puisque ce signifiant-maître vient se nouer à un certain réel. Et ce n'est pas à titre d'idéal que vient jouer cette écriture. Mais à titre de réel dans l'écriture. Là se situe me semble-t-il la différence. Et peut-être y a-t-il une certaine sagesse, à trouver appui dans ce réel, pour penser et agir.